

# **FORUM MULTI-ACTEURS SUR LA GOUVERNANCE AU MALI**

## **SEANCE N°7**

**16 juin 2011**

**Paix – Sécurité – Stabilité – Développement**

**Quelle gouvernance de la sécurité ?**

**« Mécanismes traditionnels de gestion et prévention des conflits »**

**Communication Présentée par Youssouf Ag Ibrahim**

**République du Mali**

**Un peuple- un but- une Foi**

## Mécanismes traditionnels de gestion des conflits

Le Mali est une mosaïque d'entités socioculturelles qui présentent des similarités et des différences. Traiter des mécanismes de prévention et de gestion des conflits dans chacune de ces entités requiert une connaissance intime de chacune d'elles que je n'ai pas. Modestement, je resterai dans une seule de ces entités, celle que je connais le mieux, la société touarègue, elle-même bien complexe, en espérant que mon exercice incitera le lecteur de ces lignes à fouiller sa propre culture pour y cerner la notion de conflit et identifier les mécanismes par lesquels sa société se prémunit de la violence.

En français, la connotation principale du vocable « conflit » est « antagonisme ». Le terme couvre tout un spectre de situations, d'où la nécessité de préciser le type, le degré de gravité du conflit : conflit d'idées, conflit d'intérêts, conflit ouvert, conflit armé, etc. « Conflit » se laisse traduire en tamashaght (la langue touarègue) par aghashad (dérivé du verbe eghshed (gâter, détériorer) ou akennas. (dérivé de eknes, combattre). Quel que soit le terme utilisé, le champ sémantique est étendu, allant d'un banal déficit de cordialité à la guerre. L'interprétation n'est jamais simple : tel locuteur use d'euphémismes, tel autre de l'exagération. Dire « eghshadan » peut signifier wer eknen (ils ne sont pas en bon termes) ou egzaran (ils sont en guerre).

Quel que soit le degré d'antagonisme, une même crainte sourde : celle de la violence, menace contre la vie et la cohésion sociale. Les Touaregs ne sont pas adeptes de la non violence, loin s'en faut ! Ayant reçu une gifle, un Touareg ne présente pas l'autre joue. Le sang froid et la patience sont fortement recommandés, mais dans certaines circonstances, notre société semble concevoir un devoir de violence (à l'image d'un contrefeu pour arrêter un incendie).

La société touarègue craint la violence, cette destructrice aux engrenages puissants, dont les blessures mettent du temps à cicatriser. Dès le plus jeune âge et toute notre vie durant, nous sommes mis en garde contre les vecteurs de la violence. Trois méritent une mention spéciale

- ◆ le langage : nous sommes avertis : « la langue est plus acérée qu'une lance ; ses blessures guérissent plus lentement que celles d'un sabre ». Ici, l'organe symbolise le langage, au sens large : parole, silence et gestuelle. La parole est grosse de dangers lorsqu'elle ne procède pas de la maîtrise d'une double grammaire de la langue et de son usage. Le turban que porte un jeune Touareg entrant dans le monde adulte ne sert pas à cacher ses traits,; il signifie l'absolue nécessité de maîtriser la parole et le regard. Il faut savoir se taire lorsque l'on n'a rien d'essentiel à dire, lorsque l'on n'est pas sûr de trouver les mots justes. Il faut s'interdire certains registres : tizmit (médisance), tighelt (remontrance), iskar (moqueries), tigeqqar (insultes), irebdan (insultes des parents). Il faut savoir atténuer la violence de la parole en usant du discours indirect, en s'adressant à une personne autre que celle visée, en recourant à des personnes plus compétentes ou « mieux placées » que soi pour porter son propos (amis, aînés; griots, etc. )

Rappelons ici la forte mise en garde contre l'oisiveté, qui donne le temps de trop parler.

Néanmoins, et fort heureusement, le langage peut aussi être bon, au point qu'aucun acte louable n'est complet s'il n'est accompagné de mots doux, que ceux-ci compensent l'acte s'il ne peut être accompli. Et, de toutes manières, le langage est indispensable !

- ◆ l'arrogance : effet détestable de la force, de la richesse ou d'autres privilèges, qui pousse au non respect de la dignité des autres êtres humains (plus faibles, moins nantis), à la destruction de la vie sur terre. Aucune hiérarchie sociale ne justifie l'arrogance. Notre société lutte contre ce vertige en rappelant sans cesse que nous sommes d'infimes mortels, dont aucun attribut n'est inaliénable. « Voyageur, la terre en a vu passer d'autres ; ne tente pas de laisser des traces indélébiles ! »
- ◆ l'avidité : cette insatiabilité qui pousse à ne pas partager, pire, à spolier son prochain, à épuiser les ressources disponibles sans souci du lendemain.

La violence est souvent comparée au feu : un grand brasier naît d'une petite étincelle ; un léger souffle peut raviver des braises que l'on pensait éteintes sous la cendre. Nécessité donc d'une vigilance permanente : la moindre querelle d'agames nous concerne, car les engrenages de la violence sont rapides. Jugez-en, par le Cimetière du crapaud :

*Voilà deux campements frères, dont l'un passait la saison froide au bord d'une mare, l'autre au bord du fleuve. Des années d'abondance les amenèrent à comparer l'embonpoint de leur bétail, la beauté de leurs femmes, et même la voix des crapauds. Un homme du campement de la mare, en visite chez ceux du fleuve, fut séduit par le chant d'un crapaud du fleuve. Il parvint à le capturer, en vue de le transférer à la mare. Un groupe de jeunes du fleuve le surprit et le molesta durement. L'homme s'en alla montrer ses ecchymoses et ses habits déchirés aux siens. Ceux-ci organisèrent un raid sur le campement du fleuve, qui fit des blessés. En riposte, ceux du fleuve réunirent tous les hommes valides et attaquèrent le campement de la mare. Celui-ci était sur ses gardes. Une vraie bataille eut lieu et fit tant de morts que son champ est aujourd'hui encore connu sous le nom du « Cimetière du crapaud ».*

Forte mise en garde aussi contre les armes, instruments de la violence. Les armes ne sont pas des jouets. Le respect dont elles font l'objet et les superstitions qui les entourent servent à les maîtriser (tout sabre doit avoir une entrave ; dégainer telle lame fait couler le sang ; ne jamais pointer une arme à feu en direction d'une personne parce que le diable peut y insérer une munition). Comme la pratique des arts martiaux, le port d'une arme doit rester un paradoxe : il ne se justifie que par la maîtrise de la violence. Mais les dégâts des armes de guerre modernes sont difficiles à réparer : comment payer la diyya (le prix du sang) d'une vingtaine de personnes abattues d'une rafale de kalachnikov ?

Notre société n'a que mépris pour celui qui allume le feu ou l'attise.

Elle commande de s'interposer entre les belligérants, malgré le risque, pour empêcher la violence de se propager ou atteindre sa fin funeste.

Elle loue la patience face aux provocations, la lucidité et la retenue dans l'exercice de la violence (le poltron est un criminel), la force d'âme qui pardonne et redonne droit à la vie. Tel est le sens de l'anecdote de l'intrus :

*M. rentra tard cette nuit -là et surprit un homme près de sa femme. L'homme dormait tête nue, la bouche entrouverte. M. posa la lame de son poignard sur la bouche de l'intrus. Celui-ci ouvrit les yeux et vit M., le doigt sur les lèvres, l'invitant à sortir de la tente sans réveiller la dame. Une fois dehors, M., sabre au clair, mena l'Intrus à quelque distance de la tente et lui dit :*

*« Que devons-nous faire ? Nous avons une bonne raison de nous battre. Tu n'es pas un vaurien, moi non plus. ; aucun d'entre nous n'en sera déshonoré. »*

*Abasourdi, l'Intrus ne sut que répondre.*

*Après un moment de silence, M. lui dit : « Va ! Un conseil : si tu ne peux t'empêcher d'aimer la femme d'un homme, ne dors jamais dans ses bras ! »*

*L'intrus partait quand M. le rattrapa et lui dit : « Tu as oublié ton turban dans la tente ; prends le mien. »*

*M. revint à la tente. Réveillée, sa femme tremblait comme une feuille. Il se coucha, sans dire mot. Persuadée qu'elle allait être répudiée, la femme vécut les jours, les semaines, les mois suivants dans l'anxiété. M. la garda et mourut sans jamais raconter l'histoire de cette nuit.*

*Après la mort de M, l'intrus, grand buveur de thé, se mit à désigner l'un des trois verres dans lesquels il versait son breuvage comme étant celui de M. Les curieux cherchèrent à connaître la raison pour laquelle M était ainsi honoré. Des années durant, l'intrus refusa de les éclairer. Il ne le fit qu'après le décès de la veuve de M.*

Nous avons mentionné la vigilance à l'égard de la violence : dès qu'elle apparaît la société s'emploie à la contenir d'une manière ou d'une autre. Dans cet effort, la partie la plus complexe est l'analyse du conflit : il faut en cerner les causes apparentes et cachées, s'assurer qu'il ne cache pas un autre, identifier les acteurs de premier et second plans, mesurer les conséquences immédiates et lointaines. Une bonne analyse mène généralement à une solution judicieuse.

La société touarègue connaît cinq voies pour parvenir à une solution :

◆ **ukes n tekaredt : redressement de tort**

Un faible, lésé par un plus fort que lui, se rend chez un plus puissant, qui redresse le tort. subi. Solution toujours risquée.! Et parfois impossible ici bas :

*Un escroc mangea le bouc d'un pauvre pasteur en promettant de payer. Après des années de supplications et n'ayant trouver aucun redresseur de tort, le pauvre homme*

*se résigna et lança au guerrier : « Au Jour du Jugement Dernier ! » qui rétorqua : « Tu ferais mieux de venir tôt ce jour-là, pour être entendu avant ceux dont j'ai mangé les chameaux et les bœufs »*

◆ **asennehed : l'arbitrage**

De commun accord, les protagonistes du conflit s'en remettent au jugement d'une personne. Il s'agit en général d'une personne jouissant d'une autorité morale (un aîné, un sage, un chef). L'arbitre tranche, moins dans un esprit d'équité que dans le souci de trouver une solution durable. Deux exemples :

*Le premier est connu de beaucoup de musulmans : à l'occasion d'une réfection de la Kaaba., les notables de la Mecque se disputaient l'honneur de remettre la pierre noire à sa place. Ils décidèrent de s'en remettre au jugement du premier homme qui entrerait dans l'enceinte où ils se trouvaient. Ce fut le Prophète Muhammad. Il fit apporter une grande et épaisse couverture qu'il fit glisser sous la pierre. Chaque notable saisit un pan de la couverture et, ensemble, ils hissèrent la pierre à sa place.*

*Le second exemple date du 18ème siècle. ,Dans la vallée du fleuve, non loin de Bamba, deux groupes frères, vivant sur un même terroir, plutôt exigü.. L'un était davantage pasteur qu'agriculteur et possédait beaucoup de bétail. L'autre avait moins de bétail et fondait ses espoirs sur l'agriculture. La compétition entre le bétail et les champs devenait violente. Les deux groupes recoururent au jugement d'un homme de religion. Celui-ci demanda à ceux qui avaient moins de bétail de donner tout leur cheptel à leurs frères déjà nantis. Il demanda à ces derniers de renoncer à une partie de leurs droits sur le terroir, de devenir des pasteurs, d'aller chercher des pâturages loin du fleuve. Ils sont aujourd'hui du côté de Goromgorom au Burkina-Faso.*

◆ **makana (dérivé de eken, bien faire) : médiation**

Des personnes s'impliquent, de leur propre chef ou sur demande des protagonistes. Au minimum, ces personnes sont sincères dans leur quête d'une solution heureuse et jouissent de la confiance et même de l'estime des protagonistes . Sans idim (visage) auprès des protagonistes, elles obtiennent peu de concessions. Elles ne sont jamais neutres, mais doivent veiller à paraître impartiales .Il est aussi important qu'elles soient capables d'aider chacun des protagonistes à articuler son propos, dépouillé de tous les « mots qui fâchent », pour le rendre compréhensible.et acceptable. Les aînés, les religieux et les griots ont souvent cette capacité.

La médiation est un pari sur l'intelligence des protagonistes, sur leur compréhension des exigences du vivre ensemble et des conditions de la viabilité à court et à long terme., Les médiateurs touaregs font souvent référence à la notion d'ehaf érigée en valeur morale.. Ehaf ou arkawal (de l'arabe qawl , parole donnée): c'est ce qui nous lie non seulement aux hommes (parents, amis, voisins, compagnons, convives, vivants et morts, voire toute l'humanité) mais aussi à nos animaux, à notre terroir (fleuves, arbres, dunes), à toute la création. Ehaf est invoqué pour donner du poids à une doléance. Ne pas l'honorer nous expose à la malédiction divine.

◆ **ashshari'a : la justice islamique**

Le différend est porté devant un cadî, choisi de commun accord par les protagonistes. Aucun n'a le droit de refuser de se rendre devant le cadî, mais ce n'est pas le cadî qui convoque. Son rôle est simplement de dire le droit islamique, explicité dans de nombreux traités, face au cas soumis. Les protagonistes du conflit peuvent faire appel de sa sentence. L'application de la sentence, lorsqu'elle est acceptée, relève des pouvoirs temporels (chefs de fraction, de tribu, etc). L'érudition et la sagacité de certains cadîs impressionnent. Quelques-uns pèchent, en se laissant corrompre:

*Tombouctou, avant l'arrivée de l'homme blanc. Un des cadîs de la Cité écoute un premier protagoniste. Le second, quelque peu en retrait, capte le regard du cadî et lui fait un signe : un index pointé au-dessus de la tête. Un bœuf... ? Doté d'une vision périphérique, l'homme à la barre entrevoit le geste, termine son exposé sans rien laisser paraître. Appelé à son tour, le second protagoniste, certain de s'être fait comprendre, bâcle son exposé. Son rival, assis loin derrière, où ne pouvait **le pouvoir** celui qui parle, retient l'œil du cadî et lui fait un signe : deux index pointés au-dessus de la tête. Deux bœufs... ?*

*Le cadî se retire pour délibérer. Les deux protagonistes reviennent dans l'après-midi pour entendre la sentence. L'homme qui a pointé un seul index est surpris de perdre. Il balbutie une protestation quand le cadî l'arrête : « Vois-tu, tu as pointé un seul index \_ il n'y a de Dieu qu'Allah \_ ; l'autre a pointé deux index \_ il n'y a de Dieu qu'Allah et Muhammad est son prophète ; ta chahada est incomplète, la sienne est complète ».*

En attendant le Jour de Vérité !

◆ **gheryas ; carnaval (**

Ses éminences grises cachées, deux ou trois vieux sages pleins d'humour, l'utilisent pour régler des situations délicates. Tous les jeunes de la communauté sont impliqués. Habillé en haillons, le Roi du carnaval trône sur une vieille ânesse écorchée, dont les oreilles ont été rallongées avec des chaussures usées. Il ne descend pas de son trône. Il est tourné vers la queue de l'ânesse. La meute des jeunes mène l'ânesse, d'une tente à l'autre. Devant chaque tente, le cortège s'arrête et chante. Sans descendre de son trône, le Roi chuchote à son Emissaire les doléances du carnaval, qui va les chuchoter dans l'oreille du maître de la tente. Celui-ci chuchote sa réponse dans l'oreille de l'émissaire et lui remet quelque menu présent : un peu de tabac à chiquer, un ou deux verres de thé et du sucre, ou, extrême générosité, un bête pour la prochaine ripaille du carnaval.

Certaines doléances du carnaval \_ rappelons que celles-ci ne sont connues que du Roi et de son Emissaire- émanent des éminences grises mentionnées plus haut. Elles peuvent donc demander à tel Intrus de cesser de faire les yeux doux à l'épouse de l'Autre, à deux cousins en mésentente de se réconcilier, etc. Une demande de gheryas est en fait un ordre. Aux rarissimes récalcitrants, une sanction abominable : un geste convenu du Roi et la meute de braillards soulève l'arrière de l'ânesse, y vide une ou deux outres d'eau, le secoue et le tourne vers le malheureux têtû. L'odeur reste à jamais gravée dans la mémoire.

Le socle de tous ces mécanismes est une valeur morale inculquée à tous, sans distinction de sexe ou de strate sociale : takarakedt (vergoigne, honte), dite aussi ashshak, (littéralement

doute) ou atteqqal , selon le dialecte. C'est la peur de la honte, c'est le souci permanent du jugement de la société qui fait qu'on se pose des questions avant de poser un acte. Chacun sait que cette modestie, au vieux sens du terme, est de mise avec l'étranger, avec les beaux parents, avec l'autre génération, avec le sexe opposé, avec les chefs. La vie nous apprend que la familiarité ne doit pas l'estomper : le respect est une partie intégrante de l'amour. Au-delà du plaisir, notre musique a souvent un côté grave, qui nous rappelle cette valeur. Aussi, le griot mérite-t-il les présents qu'il reçoit!

Quand bien même imparfaits, ces mécanismes font que la société touarègue n'est pas prompte à porter ses différends devant la justice malienne moderne, francophone, qu'elle n'a pas eu le temps d'assimiler comme la justice islamique et qu'elle soupçonne parfois de « traire » les uns et les autres sans trancher, sans appliquer les sentences.

La scolarisation croissante permettra sans doute de réduire cette réticence. En espérant que le pouvoir de l'argent épargnera un peu de notre sens de la dignité !

Ibrahim Ag Youssouf

Mai 2011